

Quelques vérités sur de Gaulle durant la Grande Guerre



Le président Albert Lebrun et le colonel Charles De Gaulle à Goetzenbruck (Moselle) le 23 octobre 1939. Lebrun visitait l'unité de chars commandée par le colonel De Gaulle au sein de la 5^e armée. Bridgeman Images

« Non ! Je n'ai jamais cru à l'Algérie française. J'ai bluffé, j'ai toujours bluffé, en juin 1940, à Churchill, à Giraud, aux Américains ... ». De Gaulle après les «accords d'Evian », en 1962.

En 1965, de Gaulle déclare à Georges Pompidou : *« Il n'y a que deux moteurs à l'action de l'homme : la peur et la vanité. Ou bien c'est la catastrophe et alors la peur domine. Ou c'est le calme et alors c'est la vanité ... ».* Pompidou répond : *« Oui mais parfois l'honneur remplace la vanité ? ».*

« Détrompez- vous, lui lance de Gaulle, il n'y a pas d'honneur en politique ». Il parlait d'or !

Honte à moi ! Je mérite le fouet, le bannissement ou les galères ! Dans mon dernier article, j'ai osé déboulonner la statue du Commandeur en racontant la VRAIE bataille de Montcornet.

Un courageux anonyme indigné (à ne pas confondre avec un alcoolique anonyme qui lui, à le mérite d'essayer de se soigner !) m'injurie copieusement et m'assène l'argument-massue ; celui qui interdit toute discussion : « *Comment osez-vous ? Vous oubliez la conduite héroïque de De Gaulle à la bataille de Verdun* ». Est-ce ma faute si l'épisode de Montcornet se situe en 1940 ?

Mais effectivement, la Grande Guerre marque bien le début du mythe gaulliste.

Les quatre frères de Gaulle y sont mobilisés comme officiers. Ils en reviendront tous bien vivants, et en pleine forme. Quand la guerre éclate, de Gaulle est lieutenant (depuis octobre 1913) au 33^e Régiment d'infanterie (le régiment du colonel Pétain en 1912).

En août 1914 il est muté à l'état-major de son régiment.

« *Il est blessé le 10 mars 1915, à la main gauche, à Mesnil-Les-Hurlus... Il désobéit à ses supérieurs en ordonnant de tirer sur les tranchées ennemies. Cet acte lui vaut d'être relevé huit jours de ses fonctions...* » C'est ce que raconte, sur le Net, l'histoire « officielle », et elle poursuit :

« *Le 2 mars 1916, son régiment est attaqué et anéanti par l'ennemi en défendant le village de Douaumont... Sa compagnie est mise à mal et les survivants sont encerclés. Tentant alors une percée, il est obligé de sauter dans un trou d'obus pour se protéger, mais des Allemands le suivent et le blessent d'un coup de baïonnette à la cuisse gauche. Capturé, il est soigné et interné. Cette disparition au front lui vaut d'être cité à l'ordre de l'Armée...* »

Mais l'histoire, la véritable histoire, est assez différente de la légende : comme on manque de capitaines, de Gaulle est nommé capitaine à titre provisoire le 10 février 1915.

Il est légèrement blessé à la main le 10 mars. Soigné au Mont-Dore, il revient à son régiment le 13 juin et reçoit le commandement de la 10^e compagnie dans un secteur calme.

Le 24 février 1916, son régiment part pour Verdun. Jusque là, de Gaulle n'a pas connu la vraie guerre : les gaz, les matraquages d'artillerie, la solitude et la boue des tranchées dévastées.

Le 1^{er} mars 1916, à la nuit tombée, le 33^e régiment d'infanterie relève le 110^e, qui combat depuis quatre jours dans les ruines du village de Douaumont.

Le capitaine Destouches, qui passe son secteur à de Gaulle voit arriver un individu : « *Badine en main, gants beurre frais, l'air conquérant* », lequel se permet de rabrouer vertement le lieutenant Pieuchot qui commande les mitrailleurs. Le lendemain à midi, de Gaulle était prisonnier avec sa compagnie. Ce fut rapide et assez peu glorieux, malgré une blessure (controversée) à la fesse.

Le témoignage du capitaine Destouches – qui n'a jamais été démenti et encore moins attaqué en diffamation – est édifiant. Il écrit : « *Le capitaine qui vient me relever se présente... dans un vêtement tout propre et tout juste bon à se promener sur les boulevards... De Gaulle est stupéfait qu'il n'y ait ni réseau de fil de fer, ni abris pour les troupes, enfin, que le secteur ne ressemble pas à celui qu'il occupait dans le secteur de l'Aisne (Pontavert)* » (1).

Le capitaine Destouches est éberlué qu'on ose comparer Verdun à Pontavert. Pontavert c'est un secteur calme où on envoyait le régiment au repos ; Verdun, c'est l'enfer ! :

« J'ai beau lui dire, écrit-il, que depuis trois jours nous n'avons eu que des attaques, que nous n'avons pas un seul outil du génie, pas une pelle, pas une pioche, pas un centimètre de barbelé. Il répond que ce secteur n'est pas organisé ».

Il agonit ensuite de sottises le lieutenant Pieuchot, lequel lui répond : *« Depuis trois jours, nous sommes sous un marmitage invraisemblable ; il n'y a pas un trou, pas une tranchée et nous avons repoussé quatre attaques. Faites-en autant... ».*

De Gaulle aura-t-il l'occasion d' *« en faire autant »* ? Vers 5 h du matin, un nouveau marmitage commence. Puis les Allemands attaquent massivement.

Le commandant Cordonnier, qui commande le 3^e bataillon du 33^e RI, lance ses hommes en contre-attaque, courant devant eux, son revolver à la main. Il tombe, tué d'une balle en pleine tête. Ses fantassins continuent à se battre quand... une serviette blanche brandie au bout d'un fusil surgit de la position tenue par la compagnie du capitaine de Gaulle.

Dans *« Le nouveau Candide »* du 21 avril 1966, le lieutenant Albrecht, qui commandait un groupe de lance-flammes allemand, témoigne : *« J'ai vu sortir un tissu blanc. J'ai ordonné le cessez-le-feu. Quelques hommes sont sortis. J'ai remarqué l'officier qui les commandait tellement il était grand... Il paraissait hagard et chancelant. Il m'a remis lui-même son ceinturon et son arme... je l'ai fait emmener par un sergent et trois hommes... ».*

Ce témoignage est corroboré par celui de M. Delpech, de Haute-Garonne, dans *« Sud-Ouest Dimanche »* en 1961 puis, plus tard, en 1966 (2). Tant pis s'ils écorniflent la légende !

De Gaulle est donc prisonnier mais indemne. Mais l'histoire ne s'arrête pas là : le clairon Haverland, enterré trois fois

sous les bombardements, réussit à rejoindre le PC du régiment et déclare qu'il a cru voir tomber le grand capitaine commandant la 10^e compagnie. Le colonel Boudhors, chef de corps du 33^e RI en déduit que de Gaulle, comme le commandant Cordonnier, est mort en héros et demande pour lui une citation au général commandant la 2^e armée, celle de Verdun. Ce général, c'est le bienfaiteur de De Gaulle, le général Philippe Pétain.

Ce dernier rédige une citation, à laquelle s'ajoute la Légion d'honneur :

« Le capitaine de Gaulle a enlevé ses hommes dans un assaut furieux. Seule solution qu'il jugeait compatible avec son sentiment de l'honneur militaire... ».

Il est possible que de Gaulle ait été légèrement blessé quelques heures après sa reddition. Mais le capitaine Richèbe, ancien du 33^e RI, devait déclarer dans ses mémoires : *« Je tiens de source sûre que sa blessure n'a été qu'une écorchure à la cuisse ... ».*

Selon certaines rumeurs, cette écorchure aurait été faite par un feldwebel qui chatouillait du bout de sa baïonnette l'arrière-train du prisonnier qu'il conduisait à l'arrière. Voilà donc de Gaulle prisonnier. Il le restera 30 mois. Il existe un autre témoignage sur la captivité de De Gaulle. Il émane du général Perre, un de ses condisciples à Saint Cyr : *« Les Boches faisaient l'honneur aux officiers qui s'étaient bien battus de leur rendre leur sabre pour certaines manifestations, comme la messe par exemple. Ils ne le rendirent pas à de Gaulle. Celui-ci, croyant à un oubli, leur réclama sèchement. Les Allemands refirent une enquête sur les conditions de sa reddition...*

Renseignements pris, ils ne rendirent pas son sabre au capitaine de Gaulle. » (3).

Après une tentative d'évasion manquée, assez obscure, à Osnabrück, il est transféré au fort d'Ingolstadt, en Bavière. Il y croise le futur général Catroux, l'aviateur Roland Garros et le futur maréchal soviétique Mikhaïl Toukhatchevski.

Un « *lamentable exil* », c'est en ces termes qu'il décrit à sa mère son sort de captif. Pour tromper l'ennui, il organise pour ses compagnons de captivité des exposés magistraux sur l'état de la guerre en cours. Il est libéré après l'armistice du 11 novembre 1918 et retrouve les siens le mois suivant. De sa longue captivité – deux ans et demi -, il garde un souvenir amer, estimant être « *un soldat inutile qui n'a servi à rien* ». C'est lui qui le dit ! Mais c'était la Grande Guerre.

Est-on qualifié pour juger le courage des combattants de 14-18 ? Non, bien sûr !

Mais on peut s'indigner de la suite.

Revenu en pleine forme de captivité, de Gaulle ne demanda jamais l'annulation de sa citation pour la Légion d'honneur à titre posthume.

Et il se garda bien de décourager ses biographes – ses hagiographes – qui décrivaient avec moult détails son héroïsme à Verdun.

Son dossier militaire devait bien porter mention de sa citation à titre posthume mais, revenu aux affaires en 1958, l'intégralité de son dossier disparut, comme par enchantement, du ministère des Armées.

Alors, tant pis, je vais encore me faire agonir par les thuriféraires du « *Grand Charles* » ; ceux que le général traitait de veaux et qui, un demi-siècle après sa mort, adorent encore leur Veau d'Or, car le gaullisme n'est pas un courant de pensée ou un programme politique, c'est une

idolâtrie.

De Gaulle n'avait rien d'un grand homme, mais c'était un remarquable illusionniste ; or le Français a besoin d'illusions. C'est sous de Gaulle que la France connut la Libération et mai 1968.

Deux psychodrames épisodiques grâce auxquels les Français retrouvent une conscience et la France, un pucelage. La pantalonnade de mai 68 a permis de passer de « *la Carmagnole* » à « *la Marseillaise* » sans passer par la révolution.

Quant à juin 1944, ce fut, pour une majorité de nos concitoyens, ce qui a permis de sauter du passé à l'avenir sans avoir besoin du présent ou mieux, de passer de la défaite à la victoire sans passer par la guerre. Finalement, de Gaulle aura été la bonne conscience des lâches.

Bon, je vous accorde bien volontiers qu'il incarnait mieux la fonction présidentielle que les pitres, les escrocs ou les voyous qui lui ont succédé (exception faite de Georges Pompidou) et que je préfère un chef d'État amoureux du pays qu'il prétend incarner à une marionnette mondialiste aux mains de Georges Soros. De Gaulle se faisait « *une certaine idée de la France* ». Macron, lui, ne rêve que d'un gouvernement européen, même s'il tente de nous faire croire que le Coronavirus l'a fait « *changer son logiciel* » (quel pathos !).

Éric de Verdelhan

1) « *L'homme qui faisait se battre les Français entre eux* » de Roger Holeindre ; chez l'auteur ; 2009.

2) Témoignage de M. Delpech, de Haute-Garonne, dans « *Sud-Ouest Dimanche* » le 16 avril 1961. Repris dans « *Sud-Ouest* » le 29 mars 1966.

3) Témoignage paru dans l'hebdomadaire « *Minute* » du 11 juin 1966.